LAUREN GROFF

Les Furies

traduit de l'anglais (États-Unis)
par Carine Chichereau

ÉDITIONS DE L'OLIVIER

1

Une bruine épaisse tombant du ciel, tel un soudain mouvement de rideau. Puis les oiseaux cessèrent d'accorder leurs cris, l'océan se tut. Sur l'eau, les lumières des maisons s'atténuèrent.

Deux personnes s'en venaient sur la plage. Elle était blonde et osseuse dans son bikini vert, bien qu'on fût en mai dans le Maine et qu'il fît froid. Il était grand, vif ; une lumière l'animait, qui attirait le regard, le capturait. Ils s'appelaient Lotto et Mathilde.

L'espace d'une minute, ils contemplèrent une mare remplie de créatures pleines d'épines qui, en se cachant, soulevaient des tourbillons de sable. Il prit son visage entre ses mains et embrassa ses lèvres pâles. Il aurait pu mourir de bonheur en cet instant. Il eut une vision, il vit la mer enfler pour les ravir, emporter leur chair et rouler leurs os sur ses molaires de corail dans les profondeurs. Si elle était à ses côtés, pensa-t-il, il flotterait en chantant.

Certes, il était jeune, vingt-deux ans, et ils s'étaient mariés le matin même en secret. En ces circonstances, toute extravagance peut être pardonnée.

Ses doigts fins, à l'arrière de son boxer, lui brûlaient la peau. Elle le poussa pour gravir la dune couverte de pois de mer, puis ils redescendirent là où le mur de sable les abritait du vent, où l'on avait plus chaud. Sous son haut de maillot, la chair de poule virait au bleu lunaire, et ses tétons s'étaient rétractés sous l'effet du froid. Agenouillés à présent, même si le sable grossier leur faisait mal. Ça n'avait pas d'importance. Ils n'étaient plus que bouches

et mains. Il l'allongea, remonta les jambes de Mathilde autour de sa taille et la recouvrit de sa chaleur jusqu'à ce qu'elle cesse de grelotter, forma une dune avec son dos. Elle avait les genoux pointés vers le ciel.

Il aspirait à quelque chose de puissant, dépourvu de mot : quoi ? Se revêtir d'elle, comme d'un vêtement. Il imaginait vivre dans sa chaleur pour l'éternité. Les gens qui peuplaient sa vie étaient tombés les uns après les autres, pareils à des dominos ; à chaque mouvement, il la clouait un peu plus afin qu'elle ne puisse plus l'abandonner. Il se représentait une vie entière à baiser sur la plage avant de devenir un de ces vieux couples pratiquant la marche nordique le matin, dont la peau est comme de la pâte de noix laquée. Même vieux, il la ferait valser dans les dunes et assouvirait son désir pour sa fine ossature d'oiseau sexy, avec prothèses de hanches et genoux bioniques. Des drones garde-côtes apparaîtraient dans le ciel, braqueraient leurs lampes sur eux en hurlant *Fornicateurs ! Fornicateurs !* pour les couvrir de honte et les chasser. Et ceci, pour l'éternité. Il ferma les yeux, fit un vœu. Ses cils sur sa joue, ses cuisses autour de sa taille, c'était la première fois qu'ils consommaient cette chose terrible qu'ils venaient d'accomplir. Le mariage, c'était pour toujours.

[Il avait prévu un lit digne de ce nom pour qu'il y ait un peu de cérémonial : il s'était approprié la maison de plage de Samuel, son camarade de chambre, car il avait passé là presque tous les étés depuis ses quinze ans et savait que la clé était dissimulée sous une carapace de tortue, dans le jardin. C'était une maison pleine d'imprimés écossais et Liberty, de faïence colorée Fiesta et d'une bonne couche de poussière ; et puis la chambre d'amis que le phare balayait de ses trois éclats, la nuit, avec en contrebas la plage pleine de rochers. Voilà ce que Lotto avait imaginé comme première fois avec cette fille magnifique qu'il avait transformée par magie en épouse. Mais Mathilde avait eu raison d'insister pour une consommation du mariage en plein air. Elle avait toujours raison. Il l'apprendrait bien assez tôt.]

Tout se termina trop vite. Quand elle cria, les goélands cachés derrière la dune fusèrent vers les nuages bas, telles des chevrotines. Plus tard, elle lui montrerait l'entaille qu'une coquille de moule avait laissée sur sa huitième vertèbre tandis qu'il la pilonnait. Ils étaient si près l'un de l'autre que lorsqu'ils éclatèrent de rire, celui de Lotto jaillit de son ventre à elle, et celui de Mathilde de sa gorge à lui. Il embrassa ses pommettes, ses clavicules, le creux pâle de son poignet aux veines bleues semblables à des racines. Cette terrible faim qu'il pensait rassasier ne l'était pas. La fin décelable dans le commencement.

« Ma femme à moi », dit-il. Plutôt que de s'en revêtir, peut-être pourrait-il l'avaler tout entière.

« Ah, oui ? Bien sûr. Puisque je suis un bien meuble. Puisque le roi, mon père, m'a échangée contre trois mules et un pot de beurre.

– J'adore ton pot de beurre. C'est mon pot de beurre à moi, maintenant. Si salé. Si doux.

– Arrête », répliqua-t-elle. Elle ne souriait plus, elle, si timide et constante qu'il fut alarmé de la voir si proche et dépourvue de ce sourire. « Personne n'appartient à personne. On a accompli quelque chose de plus vaste. C'est nouveau. »

Il la regarda, pensif, lui mordilla le bout du nez. Il y avait deux semaines qu'il l'aimait de toutes ses forces et, l'aimant ainsi, considérait qu'elle était transparente, une plaque de verre. Il voyait à travers elle, jusqu'à sa bonté intérieure. Mais le verre était fragile, il lui faudrait prendre des précautions. « Tu as raison », répondit-il ; tout en pensant, Non, songeant qu'ils s'appartenaient profondément l'un à l'autre. Avec certitude.

Entre leurs deux peaux, le plus fin des espaces, à peine assez pour l'air, pour ce voile de sueur qui à présent refroidissait. Et pourtant, un troisième personnage, leur couple, s'y était glissé.

2

Ils grimpèrent à travers les rochers pour retourner à la maison qu'ils avaient laissée allumée dans le crépuscule.

Une unité, un couple constitué d'éléments distincts. Lotto parlait fort, il rayonnait ; Mathilde était discrète, aux aguets. Il était facile de croire que Lotto représentait la meilleure moitié, celle qui donnait le ton. Certes, tout ce qu'il avait vécu jusqu'ici l'avait solidement destiné à Mathilde. Certes, si sa vie ne l'avait pas préparé pour le moment où elle avait fait son entrée, leur couple n'aurait jamais existé.

La bruine s'épaissit. Ils franchirent en hâte les derniers mètres de plage.

[Arrêtons-les là dans notre tête : minces, jeunes, passant de l'obscurité à la chaleur, courant sur le sable froid, les galets. Nous reviendrons à eux. Pour l'instant, c'est lui que nous ne pouvons quitter des yeux. C'est lui qui brille.]

Lotto adorait cette histoire. Il était né, comme il le disait toujours, dans l'œil du cyclone.

[Dès le début, il a su manipuler le temps à son avantage.]

Sa mère était très belle à l'époque, et son père était encore de ce monde. L'été, fin des années 1960. Hamlin, en Floride. La demeure au milieu de la plantation était flambant neuve, il y avait encore des étiquettes sur les meubles. Les volets n'avaient pas été vissés et quand la tornade passa la première fois, ce fut un fracas d'enfer.

Ensuite, une éclaircie. Les gouttes de pluie dégoulinaient des orangers amers. Pendant cette accalmie, l'usine d'embouteillage grondait sur deux hectares des terres familiales. Dans le couloir, deux femmes de chambre, la cuisinière, un paysagiste et le chef d'équipe de l'usine se pressaient, l'oreille collée à la porte. Dans la chambre, Antoinette se débattait entre les draps blancs, tandis que l'énorme Gawain maintenait sa tête brûlante. Sallie, la tante de Lotto, s'était accroupie pour attraper le bébé.

Lotto fit son entrée : gobelinesque avec ses longs membres, ses pieds et ses mains énormes, ses poumons d'acier. Gawain le tint à la lumière de la fenêtre. Le vent se levait de nouveau, les chênes vivants conduisaient la tempête de leurs bras moussus. Gawain se mit à pleurer. Il avait atteint le sommet de son existence. « Gawain junior », déclara-t-il.

Mais c'était Antoinette qui avait accompli tout le travail, en fait, et déjà l'ardeur qu'elle ressentait à l'égard de son mari était pour moitié détournée vers son fils. « Non », répondit-elle. Elle se rappela un rendez-vous avec Gawain, le velours bordeaux du cinéma, *Camelot* à l'écran. « Lancelot », dit-elle. Les prénoms de ses hommes suivraient le thème des chevaliers. Elle n'était pas dépourvue d'un sens de l'humour bien à elle.

Avant que la tornade ne frappe à nouveau, le médecin arriva pour recoudre Antoinette. Sallie oignit la peau du bébé d'huile d'olive. Elle avait l'impression de tenir son propre cœur battant entre ses mains. « Lancelot, murmura-t-elle. Quel nom. Tu vas te faire casser la figure. Mais ne t'inquiète pas. Je veillerai à ce que tu deviennes Lotto. » Et comme elle était capable de se mouvoir derrière le papier peint en bonne petite souris qu'elle était, ils l'appelèrent Lotto.

Le bébé était exigeant. Le corps d'Antoinette dévasté, ses seins mâchouillés. L'allaitement n'était pas une réussite. Mais dès que Lotto commença à sourire, elle vit qu'il était à son image, avec son charme et ses fossettes, et elle lui pardonna. Quel soulagement

de retrouver en lui sa propre beauté. Les membres de la famille de son mari n'étaient pas gracieux, ils étaient issus de tous les peuplements de Floride, des Timucuas des origines aux Espagnols en passant par les Écossais, les esclaves en fuite, les Séminoles et les profiteurs nordistes ; dans l'ensemble, ils ressemblaient à des biscuits trop cuits. Sallie avait le visage osseux, sévère. Gawain était poilu, énorme et taiseux ; une blague courait à Hamlin selon laquelle il n'était qu'à moitié humain, fils d'un ours qui avait attaqué sa mère alors qu'elle se rendait aux cabinets situés dans la remise. De tout temps, Antoinette avait été séduite par les danseurs lisses et gracieux, pommadés, à la fortune ostentatoire ; pourtant, un an après son mariage, elle était toujours si attirée par son mari que lorsqu'il rentrait du travail le soir, elle le suivait tout habillée dans la douche, comme hypnotisée.

Antoinette avait grandi dans une maison traditionnelle sur la côte du New Hampshire : cinq sœurs cadettes, des courants d'air si terribles l'hiver qu'elle croyait mourir chaque matin quand elle se levait pour s'habiller. Des tiroirs remplis de boutons et de piles usagées. Des pommes de terre en guise de repas, encore et encore. Elle avait pris le train pour l'université de Smith, mais n'avait pu en descendre. Sur le siège voisin du sien, un magazine était ouvert sur une image de la Floride, des arbres dégoulinants de fruits d'or, le soleil, le luxe. La chaleur. Des femmes avec des queues de poisson ondulaient dans un camaïeu de vert. Le destin se présentait. Elle alla jusqu'au bout de la ligne, jusqu'où le lui permettait son porte-monnaie, puis fit du stop jusqu'à Weeki Wachee. Quand elle entra dans le bureau du directeur, il avisa ses cheveux blond vénitien qui lui tombaient jusqu'à la taille, ses formes sculpturales, et il murmura : *Oui.*

Paradoxe de la condition de sirène : plus elle paraît alanguie, plus c'est du boulot pour elle. Antoinette affichait un sourire ébloui et langoureux. Des lamantins la frôlaient ; des crapets arlequins lui grignotaient les cheveux. Mais à 23 degrés, l'eau était froide, le courant fort, et la quantité d'air retenue dans les poumons devait

être exacte pour contrôler la flottaison et l'immersion. Le tunnel que devaient traverser les sirènes pour aboutir à leur bassin était long, noir, parfois leurs cheveux s'y accrochaient et elles étaient tirées en arrière. Antoinette ne pouvait voir le public, mais elle sentait le poids des regards à travers la paroi vitrée. Elle jouait de son charme face à ces spectateurs invisibles ; elle les faisait rêver. Pourtant de temps en temps, en souriant, elle songeait aux sirènes qu'elle connaissait : non pas la Petite Sirène pleine de sensiblerie qu'elle prétendait être, mais celle qui avait renoncé à sa langue, à ses chants, à sa queue de poisson et à son foyer pour devenir immortelle. Celle qui par son chant avait amené un navire et tout son équipage à se perdre sur les brisants, puis les avait observés, féroce, tandis qu'ils s'abîmaient dans les profondeurs.

Bien sûr, elle se rendait dans les bungalows quand on l'y demandait. Elle rencontrait des acteurs de télévision, des comédiens, des joueurs de base-ball, et même une fois ce chanteur qui roulait des hanches, à l'époque où il était devenu une star de cinéma. Ils lui murmuraient des promesses qu'ils ne tenaient jamais. Aucun jet privé ne venait la chercher. Aucun entretien avec un metteur en scène ne s'ensuivait. Elle ne s'installerait pas dans une maison à Beverly Hills. Elle aborda la trentaine. Trente-deux. Trente-cinq. Elle ne serait jamais une starlette, comprenait-elle tout en soufflant ses bougies. Tout ce qu'elle avait devant elle, c'était l'eau froide et la lenteur du ballet.

C'est alors que Sallie entra dans la salle de spectacle située au-dessous du bassin. Elle avait dix-sept ans, le corps brûlé par le soleil. Elle s'était enfuie de chez elle ; elle voulait vivre ! Voir autre chose que ce frère silencieux qui passait dix-huit heures par jour dans son usine d'embouteillage et ne revenait à la maison que pour dormir. Mais le chef de la troupe des sirènes lui rit au nez. Si maigre, elle ressemblait plus à une anguille qu'à une nymphe. Elle croisa les bras et s'assit par terre dans son bureau. Il lui proposa de tenir le stand de hot-dogs et la releva. Puis elle pénétra dans l'amphithéâtre sombre et s'arrêta, médusée, devant la vitre éclatante

où Antoinette était en plein numéro, vêtue d'un haut de bikini rouge et d'une queue de poisson. Elle captait toute la lumière.

L'attention fervente de Sallie se concentra soudain sur cette femme qui se trouvait derrière la paroi de verre, et elle ne s'en détacha plus jamais.

Elle se rendit indispensable. Elle cousit les queues ornées de sequins portées sur les photos, apprit à utiliser un masque de plongée pour pouvoir gratter les algues sur l'intérieur du bassin. Un an plus tard, un jour où Antoinette vautrée sur un banc du vestiaire retirait sa queue de poisson trempée, Sallie s'approcha. Elle lui donna un prospectus vantant le nouveau parc d'attractions Disney à Orlando. « Tu es Cendrillon », chuchota-t-elle.

Jamais Antoinette ne s'était sentie ainsi comprise. « C'est vrai », répondit-elle.

Elle le fut. On l'habilla d'une robe de satin à crinoline et d'une tiare de zirconiums. Elle avait un appartement dans une orangeraie et une nouvelle colocataire, Sallie. Antoinette prenait un bain de soleil sur le balcon, bikini noir surmonté d'une trace de rouge à lèvres rouge quand Gawain apparut en haut de l'escalier avec le rocking-chair familial.

Dans le chambranle de la porte, il occupait tout l'espace : plus de deux mètres, si hirsute que sa barbe rejoignait ses cheveux, si seul que les femmes qui le croisaient pouvaient percevoir sa solitude dans son sillage. On l'avait cru un peu lent d'esprit, pourtant après la disparition de ses parents, morts dans un accident de voiture alors qu'il avait vingt ans, lui laissant la charge de sa petite sœur âgée de sept ans, il fut le seul à comprendre la valeur de la propriété familiale. Grâce à son héritage, il contracta un prêt afin de bâtir une usine pour mettre en bouteilles l'eau fraîche de la source qui jaillissait sur ses terres. Vendre aux habitants de Floride ce qui leur appartenait de fait était certes à la limite de la moralité, mais c'était ainsi que les Américains gagnaient de l'argent. Il accumula des richesses sans rien dépenser. Quand son besoin d'avoir une femme devint trop dévorant, il fit construire cette magnifique

demeure de planteur entourée de majestueuses colonnes corinthiennes blanches. Les épouses aimaient les colonnades impressionnantes, lui avait-on dit. Il attendit. Aucune épouse ne se présenta.

C'est alors que sa sœur l'appela, exigeant qu'il lui apporte des objets de famille pour meubler son nouvel appartement, et le voici, figé sur place, devant une Antoinette pâle et sculpturale. On ne pouvait guère en vouloir à celle-ci de ne pas comprendre immédiatement ce qu'elle avait sous les yeux. Pauvre Gawain, avec sa tignasse, ses vêtements de travail sales. Antoinette lui sourit et se rallongea pour que le soleil puisse continuer de l'adorer.

Sallie regarda son amie, puis son frère ; elle sentit que les pièces s'emboîtaient. Elle déclara : « Gawain, je te présente Antoinette. Antoinette, je te présente mon frère. Il a quelques millions à la banque. » Antoinette se leva, traversa la pièce, lunettes de soleil remontées sur la tête. Gawain était assez proche d'elle pour voir ses pupilles engloutir ses iris et distinguer son propre reflet au fond de ses yeux.

Le mariage eut lieu très vite. Les sirènes d'Antoinette étaient assises sur les marches de l'église, queues miroitantes, jetant sur les jeunes mariés des poignées de granulés pour poissons. La famille du Nord supporta la chaleur en maugréant. Le dessus du gâteau en pâte d'amandes sculpté par Sallie représentait son frère soulevant d'un bras une Antoinette horizontale, adagio qui constituait le grand finale du show des sirènes. Une semaine plus tard, le mobilier de la maison était commandé, les domestiques embauchés, et des bulldozers creusaient la piscine. Son confort assuré, Antoinette ne sut plus comment dépenser son argent ; tout le reste était d'une qualité digne des catalogues de vente par correspondance, et ça lui suffisait bien.

Pour Antoinette, ce confort était un dû ; ce qu'elle n'avait pas anticipé, c'était de tomber amoureuse. Gawain la surprit par sa gentillesse et son discernement. Elle le prit en main. Quand elle eut rasé tous ces poils, elle découvrit un visage sensible, une bouche aimable. Avec les lunettes cerclées de corne qu'elle lui

avait achetées et le costume approprié, il n'était peut-être pas beau, mais il avait de l'allure. Il lui sourit depuis l'autre bout de la pièce, transformé. À cet instant, la petite flamme qui s'était allumée en elle devint brasier.

Dix mois plus tard arrivaient la tornade et le bébé.

Il allait de soi pour ces trois adultes que Lotto avait quelque chose de spécial. C'était un bébé en or.

Gawain déversa sur lui l'amour qu'il avait ravalé pendant si longtemps. Le bébé, grumeau de chair modelé par l'espoir. Considéré comme un benêt depuis toujours, Gawain sentait le poids de son génie lorsqu'il tenait son fils dans ses bras.

Sallie, de son côté, s'occupa de faire tourner la maison. Elle embaucha des nounous, puis les renvoya parce qu'elles n'étaient pas « elle ». Quand le bébé commença à se nourrir d'autre chose que de lait, elle lui mâchait des morceaux de banane et d'avocat pour les lui mettre ensuite dans la bouche, comme s'il avait été un poussin.

Et puis, dès qu'Antoinette reçut des sourires en retour aux siens, elle consacra son énergie à Lotto. Elle mit du Beethoven à fond sur la chaîne hi-fi, hurlant les termes musicaux qu'elle avait appris dans les livres. Elle prit des cours par correspondance sur le mobilier américain d'avant l'indépendance, sur les mythes grecs, la linguistique, donnant à son fils lecture intégrale de ses dissertations. Peut-être que ce bébé au visage couvert de purée de pois dans sa chaise haute n'absorbait qu'un douzième de ses idées, mais nul ne sait ce qu'un cerveau d'enfant peut emmagasiner. Pour qu'il devienne un grand homme, ce dont elle était convaincue, il fallait œuvrer dès maintenant.

L'incroyable mémoire de Lotto se révéla lorsqu'il avait deux ans, et Antoinette fut satisfaite. [Don à double tranchant ; qui lui faciliterait la vie dans tous les domaines, mais le rendrait paresseux.] Un soir, Sallie lui lut un poème pour enfants avant qu'il aille au lit, et au matin, dans la salle du petit déjeuner, il monta sur une

chaise pour le déclamer. Gawain applaudit, stupéfait, et Sallie s'essuya les yeux avec un rideau. « Bravo », dit tranquillement Antoinette, et elle tendit sa tasse pour réclamer un peu plus de café, dissimulant le tremblement de sa main. Sallie lut à Lotto des poèmes plus longs, le soir ; il les récitait le lendemain matin. Une certitude grandissait en lui à chaque nouveau succès, comme un escalier invisible gravi peu à peu. Quand d'autres exploitants d'eau de source venaient à la plantation passer de longs week-ends avec leur femme, Lotto descendait en cachette et se faufilait sous la table du dîner. Dans cette espèce de caverne, il voyait les gros pieds des hommes posés sur leurs mocassins, le pastel de coquillage humide formé par les petites culottes des dames. Il surgissait en récitant « Si » de Kipling, sous une ovation rugissante. Mais le plaisir que lui causaient les applaudissements de ces inconnus était amoindri par le mince sourire de sa mère, son doux : « Va te coucher, Lancelot », en guise d'éloge. Quand elle lui faisait des compliments, il cessait de fournir des efforts, elle l'avait remarqué. Les puritains connaissent l'importance de la frustration.

Au milieu de l'humidité nauséabonde du centre de la Floride, des oiseaux aux longues pattes et des fruits cueillis sur les arbres, Lotto grandit. Sitôt qu'il sut marcher, il passa ses matinées auprès d'Antoinette, ses après-midi à errer parmi les buissons sablonneux, les sources froides qui bouillonnaient à fleur de terre, les marécages peuplés d'alligators qui l'épiaient depuis les roseaux. Lotto était un adulte miniature, disert, rayonnant. Sa mère attendit un an de plus avant de l'envoyer à l'école et, jusqu'à son entrée en cours préparatoire, il ne connut pas d'autres enfants, car Antoinette était trop bien pour les gens de cette petite ville ; les filles du chef d'équipe étaient disgracieuses et turbulentes et Antoinette savait où cela mènerait, alors non merci. La maison était remplie d'employés qui servaient Lotto en silence : s'il jetait une serviette par terre, quelqu'un la ramassait ; s'il voulait manger à deux heures du matin, la nourriture arrivait comme par magie.